

James Clément

GALACTICA

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Clément James

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

CHAPITRE 1

PRISON DE MALAÏA, QUATRE HEURES DU MATIN

Je haussai un sourcil.

« Fantômas ?, dis-je, dubitatif. Comme le personnage de Pierre Souvestre et Marcel Allain ? »

– Fantômas. Exactement.

Un mur virtuel apparut devant mon interlocuteur.

– Sécurité, m'expliqua un garde.

– Je souhaiterais m'entretenir en privé avec mon ami, le puis-je ?, demandai-je.

Le garde haussa les épaules et marmonna un oui indistinct.

Je l'observai et me tournai vers mon interlocuteur, qui pouvait désormais parler seulement par un petit orifice dans le mur.

– Ce n'est pas original, dis-je à ce dernier.

Sa bouche se tordit d'un rictus, et je ne pus déceler s'il s'agissait d'un rictus mécontent ou

réfléchi.

- Alors quoi, comme nom, finit-il par me dire.
- Pourquoi un surnom ? Pourquoi pas un nouveau nom ? Charles Rambert, par exemple, toujours dans l'esprit Fantômas.
- Oui, peut-être..., lâcha-t-il, pensif.
- Et votre évasion ?, chuchotai-je.
- Eh bien...
- Les dix minutes sont passées, hurla le garde, interrompant le prisonnier.

Il poussa sans ménagement son client, puis m'invita à sortir, ce que je fis sans me faire prier.

Il me conduisit jusqu'à la porte du pénitencier et me souhaita une bonne journée. Je le remerciais et me dirigeais vers mon chez-moi.

Entre-temps, j'appelais mon ami Robert Downey (oui, comme l'acteur), et ce fut au bout de trois sonneries qu'il daigna répondre.

- Mr. Robert Downey à l'appareil, dit-il avec un accent américain trafiqué.
- C'est moi, dis-je.
- Qui ? Who ? Oh vous êtes français. My god, vous ne maîtrisez pas notre langue ? Ou étiez-vous au cours de langue, à la facult...
- Je disais-donc, hurlai-je dans le microphone du portable pour l'inciter à se taire.

Robert se retint de m'injurier et arrêta d'imiter son idole américaine pour me tenir au courant de la situation.

L'évasion était planifiée, il ne manquait que des volontaires. Je me doutais bien que j'allais en faire partie, mais ce que Robert m'annonça me coupa le souffle.

- Tu seras le chef. Tu dirigeras les opérations, en gros.
- Moi ?

Robert poussa un soupire exagéré qui signalait une exaspération naissante.

- Au fait Robert... tu imites très mal

Downey Jr.

Robert poussa un juron et me raccrocha au nez. Je me mis à rire sous cape et des gens m'observèrent ; je devais paraître fou. À partir de maintenant, j'étais le chef. Le dirigeant. Le Tyran. Le Grand Manitou. Le Sorcier.

Enfin, n'exagérons rien... Ça fait trop indien. Et je souris.

CHAPITRE 2

Robert fredonnait l'air du générique d'Iron Man lorsque j'arrivais au QG. Un QG un peu médiocre, je l'avoue.

En réalité, se mêler des affaires de la police signait son arrêt de mort. Pendu. Chaise électrique. Ou pire encore. Je demandais à Robert quelque chose de totalement banal, totalement idiot.

– Quel âge il a, Downey Jr. ?

Robert me regarda comme si je venais de la Lune. Ce qui, par ailleurs, n'était pas totalement faux.

– Il est mort, pardi ! On est en 2134,

réveille-toi ! Il aurait cent-soixante-neuf ans !

- Comment le connais-tu si bien, alors ?
- Il y a un documentaire qui est sorti il y a deux ans. Et en plus, comme j'ai le même nom que lui (sans le Jr., bien sur), eh bien je me renseigne.

Ah, oui, quand je disais que je venais de la Lune, c'est qu'en 2089, on a émigré sois à Océanopolis¹, sois sur la Lune avec une série de vaisseaux dix fois plus rapides que la lumière². Leur secret ? Il déforment l'espace. Ne me demandez-pas de vous expliquez comment, je sais juste qu'ils emploient des manières étonnantes comme dilater l'espace pour permettre une poussée de vitesse, ou encore recréer un mini big bang dans un point précis de l'espace.

Bref, une fois sur la Lune, treize ans plus tard,

¹Océanopolis n'est pas une ville de fiction. C'est un projet scientifique réaliste qui sera probablement construit dans les années à venir.

²Ces vaisseaux sont bien réels, du moins leurs plans. Ils proviennent de la NASA, plus précisément du laboratoire EagleWorks.

en 2102 j'ai, avec mes parents, créé le Logis Interspacial, un hôtel nommé cinq étoiles par la société Lunaire. Enfin, je n'avais que sept ans, je n'ai donc contribué qu'au service des chambres. Quelques années plus tard, en 2131, je suis reparti sur la Terre. J'avais donc vingt-neuf ans. Je me suis accoutumé aux voitures, aux prisons et aux magasins sales et humides.

En 2133, il y a un an, un homme qui se faisait passer pour un justicier héroïque a sauvé quinze personnes de l'explosion d'un pont. Les rescapés, ayant mal compris les intentions de leur sauveur, avaient pensé que c'était lui le coupable. Ils avaient donc témoigné non pas en sa faveur, mais contre lui.

Cet homme, Jacques Eléanor, c'était fait emprisonner. C'était l'ami de Robert, d'autres encore, mais c'était surtout mon parrain.

D'abord interné à l'Asile Äliénaide, il s'était fait déporter à la prison de Malaïa, il y a de cela quelques mois.

Il m'avait convoqué à sa cellule pour me

parler d'un nouveau nom de scène, ce que je m'étais empressé de faire.

Il avait choisi Fantômas, et même si je m'y étais opposé, il n'aurait pas changé d'avis.

– Hey !

C'était Robert.

– Tu m'as l'air dans la lune, ces derniers temps. Remarque, tu en viens !

Il pouffa. Je lui jetais un regard noir. Il haussa les épaules et me précéda dans un long couloir sombre. Je le suivis sans me presser et nous arrivâmes bientôt dans une grande pièce illuminée de toute parts par des chandeliers aux flammes tremblotantes. Je n'en avais vue de pareils que dans des musées du XXI^e siècle. Des pièces rarissimes !

Un fauteuil trônait fièrement au centre du salon. On distinguait nettement les mains et le haut de la tête de l'homme, mais il ne parlait pas. Je m'avançais, suivi de Robert. Je ne compris que trop tard. L'homme était mort. Son sang s'était répandu sur la totalité de son corps et avait séché. Il était maintenant noir. Un noir teinté de rouge.

— C'est un piège, comment-ai-je.

Robert me regarda, incrédule, puis se jeta à terre en poussant un hurlement strident.

Une balle traversa la fenêtre et alla se fiche dans le fauteuil. Un léger tic-tac retentit, et une formidable explosion me projeta contre le mur. Du moins, ce qu'il en restait. Du sang coulait de mon nez et je sentis son goût en me léchant les babines. Une bombe dans un fauteuil. Ingénieux. Imbrévisible.

Puis, plus rien.

...

Le fantôme se glissa devant moi en hurlant. Pas d'une seule voix. Mais de milliards. Des milliards de voix. Celles des morts. Ceux qui ont souffert. Ceux qui ont été pressés, écrasés, noyés, mangés, déchiquetés. Des voix effrayées.

Je hurlai à mon tour. Mais moi, d'une seule

voix. Celle de la victime. De la victime d'un cauchemar.

Je me réveillai en sursaut, en sueur, et avec du sang dégoulinant de mes mains et mon visage. L'explosion... ah, oui, l'explosion.

J'entendis Robert crachoter, toussoter et souffler bruyamment. Puis il jura. Je n'y prêtais aucune attention.

Il voulut se lever. Il retomba aussitôt en hurlant.

– Ma jambe ! Je me suis cassé la jambe !
Bordel !

– C'est bon Robert, dis-je sur un ton rassurant. Ça va aller.

– Merde !, jura-t-il.

Je lui pris la jambe avec mille précautions et la posai sur mon bras. D'ici, j'observais l'étendue de la blessure.

Atroce. Il fallait ouvrir au couteau. Et j'allais devoir le faire. Saloperies de méthode de secourismes lunaires ! Et après ça, il allait falloir stopper l'hémorragie naissante !

- Mais appelle les urgences !, hurla Robert.
- Mon téléphone est cassé...
- Prends le mien !

Je fouillais dans sa poche.

- Mais non, dit-il, un soupçon d'exaspération dans la voix.

Je le regardais sans comprendre.

Il me tendit sa main. Un voyant virtuel apparut.

- composez votre numéro, dit une voix électronique.

Je continuais à ne pas comprendre.

Je lachaïs à tout hasard :

- 034 67 09 12 678 ?
- Votre numéro est valide. Veuillez patientez.

Une sonnerie retentit. Sept fois. Exactement sept fois. Puis une voix.

- Bonjour, ici les urgences terriennes. J'écoute.
- On a un gros problème...

...

L' équipe arriva en trois minutes. Il mirent Robert sur un brancard et me portèrent jusqu'à ma voiture. Ils me dirent qu'ils ne pouvaient pas me transporter et que j'allais devoir conduire. J'acceptais.

Je roulais depuis quelques heures et je ne voyais plus la ville. Rien que des rochers et de l'herbe pourrie.

Je ne pouvais pas me diriger, à cause du sang qui me brouillait la vue. J'avais conduit d'instinct. J'étais loin de la ville, je m'en doutais, mais je ne pouvais me fier à mon regard. Je continuais donc tout droit.

Soudain, la voiture se cabra. Je sortais au dehors. J'entraperçut une fontaine. Je m'y plongeait les mains et me lavait le visage. Je regardais autour de moi. Je ne reconnaissait pas cet endroit. Il n'y avait pas de voitures